

ment eu le bon esprit de comprendre son incapacité aux affaires, et d'abandonner le gouvernement de l'Église à la maîtresse de son neveu Ludovico Ludovisio, femme douée d'un prodigieux génie.

Cette assertion est encore confirmée par le témoignage du cardinal Richelieu, qui s'exprime ainsi dans ses mémoires : « Grégoire XV fut meilleur homme que bon pape, n'ayant » pour toute qualité qu'un amour excessif pour ses parents, » qui, le voyant accablé par son grand âge, non-seulement » saisissaient toutes les occasions de se servir avec avidité de » sa facilité à les enrichir, mais encore abusaient constam- » ment de la faiblesse de sa Sainteté. A la prière de Ludo- » visio, son neveu, ou plutôt de la maîtresse qui faisait agir » ce cardinal, il accomplit des actions bien étranges, et que » l'on peut considérer comme provenant d'une autorité plu- » tôt prétendue des papes que concédée par l'Église, plutôt » fondée sur l'abus de la cour romaine que sur le mérite de » la chaire de saint Pierre. Une seule fois il sut résister à la » volonté qui le dirigeait, ce fut à l'approche de la mort ; » comme son neveu le pressait de faire encore quelques car- » dinaux, il lui répondit : qu'il en avait tellement fait, qu'il » ne lui restait plus que le temps de demander pardon à » Dieu d'en avoir tant créé et de si indignes. » Ces paroles de Richelieu ont d'autant plus de poids, que ce ministre lui devait sa promotion au cardinalat.

URBAIN VIII,

FERDINAND II,

FERDINAND III,
empereurs d'Allemagne.243^e PAPE.

LOUIS XIII,

LOUIS XIV,
rois de France.

Troubles dans Rome excités par le cardinal Barberino. — Il aspire à la papauté. — Il empoisonne ses compétiteurs dans le conclave. — Exaltation du cardinal Maffeo Barberino, sous le nom d'Urbain VIII. — Son histoire avant d'être pape. — Son caractère. — Ses règlements bizarres. — Il veut suivre la politique de son prédécesseur. — Lutte entre le pape et Richelieu, ministre de Louis XIII. — Projet de mariage du prince de Galles et de Henriette-Marie de France. — Guerres générales entre les diverses puissances de l'Europe. — Le pape s'unit aux protestants pour combattre Richelieu. — Les jésuites attaquent le ministre par ordre du saint-père. — Guerre civile en France. — Troubles en Angleterre. — Assassinat de Buckingham. — Siège de la Rochelle. — Louis XIII fait le sac des villes du midi. — Continuation de la propagande catholique à main armée dans les états d'Allemagne. — Gustave-Adolphe, roi de Suède, se déclare le champion du protestantisme. — Querelles entre Ferdinand II et Urbain VIII. — Le pape appelle Gustave-Adolphe au secours du saint-siège. — Victoire du roi de Suède sur les armées confédérées de la maison d'Autriche. — Urbain se tourne contre Gustave-Adolphe. — Mort de ce prince. — Le parti protestant se relève plus redoutable que jamais en Allemagne. — Urbain VIII fait assassiner le jeune duc d'Urbino. — Condamnation de Galilée Galilei. — Persécution contre les sorciers. — Détails curieux sur les sabbats des magiciens et des bohémiennes. — La princesse de

Lorraine possédée du diable. — Histoire du diable de Loudun. — Supplice d'Urbain Grandier. — Louis XIII met son royaume sous la protection de la Vierge. — Richelieu veut se faire nommer patriarche en France. — Doctrines et morale des enfants d'Ignace de Loyola. — Commencements du jansénisme. — Saint-Cyran et Port-Royal. — Querelles entre le pape et le cardinal Richelieu. — Publication de l'Augustinus. — Les jansénistes et les molinistes. — Guerres en Italie suscitées par l'ambition et l'avidité des neveux du pontife. — Mort d'Urbain VIII.

Les funérailles de Grégoire XV n'étaient pas encore terminées que déjà les factions s'agitaient dans Rome pour assurer la tiare à leurs chefs. De tous les meneurs, le cardinal Maffeo Barberino était celui qui montrait le plus d'ardeur dans la lutte, quoiqu'il fût repoussé par les Espagnols, par les Français, par les cabales des Borghèse et de Ludovisio, par les vieux cardinaux, enfin par la presque unanimité des membres du sacré collège. Loin d'être découragé par la répulsion dont il était l'objet, Barberino n'en prenait que plus d'audace; et comprenant qu'il n'avait point à compter sur les cardinaux pour escalader le trône de saint Pierre, il résolut non de se faire choisir, mais de s'imposer.

Par ses ordres, ses frères et ses neveux soudoyèrent une troupe de bandits, se ruèrent dans la ville, soulevèrent le peuple des faubourgs, et firent éclater une révolte qui obligea les cardinaux à se réfugier au Vatican et à former immédiatement le conclave.

Barberino vint prendre sa place au milieu de ses collègues

comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé; il écouta d'abord avec beaucoup de patience les discours des différents candidats à la papauté; ensuite, il prit la parole, exposa au sacré collège la nécessité de choisir pour occuper la chaire de saint Pierre un homme doué d'une grande énergie et qui fût capable d'arrêter les désordres de la populace romaine; il ne cacha même pas qu'il exerçait une certaine influence sur les auteurs des troubles, et annonça impudemment que le calme renaîtrait dans la ville sainte dès que les cardinaux auraient placé sur sa tête la tiare vénérée des papes. Au lieu de lui ramener des voix, cette déclaration ne fit que rendre encore plus unanime la répulsion qu'il inspirait, et aucun suffrage ne vint appuyer sa candidature. Barberino ne s'inquiéta nullement de cette réprobation générale; il n'abandonna point la partie; seulement il jugea que les choses n'étaient pas assez avancées, et il fit passer au dehors des instructions secrètes pour que les bandits missent tout à feu et à sang. Ses ordres furent ponctuellement exécutés; Rome devint le théâtre d'atrocités épouvantables; les sicaires du cardinal pillèrent les maisons, égorgèrent les vieillards et les enfants, violèrent les femmes et les jeunes filles et exercèrent sur leurs cadavres les plus affreuses profanations; puis quand ils furent saturés de carnage et de luxure, ils coururent par les rues de la ville, des torches à la main, et vinrent s'arrêter sous les remparts du château Saint-Ange, où ils proférèrent cette terrible menace: « Mort et incendie, ou le pape Barberino! »

Ces clameurs parvenaient jusqu'aux oreilles des cardinaux rassemblés dans la salle du conclave et les glaçaient

de terreur; néanmoins le scrutin continuait toujours, et le nom de Barberino ne sortait pas de l'urne. Alors on remarqua avec épouvante que chaque jour le sacré collège se trouvait diminué de quelqu'un de ses membres, soit par cause de mort, soit par cause de maladie, et que précisément les cardinaux qui disparaissaient d'une si étrange manière étaient ceux qui se montraient les plus opposés à la candidature du terrible Barberino. Il devenait évident pour tous que celui-ci se défaisait de ses ennemis par le poison; car ceux qui étaient morts avaient été enlevés en quelques heures, et ceux qui étaient malades ne parvenaient à soulager leurs souffrances qu'en faisant usage d'antidotes bien connus. De ce moment, toute opposition cessa dans le conclave, et le cardinal Maffeo Barberino fut proclamé souverain pontife sous le nom d'Urbain VIII.

Le nouveau pape était issu d'une noble et ancienne famille de Florence; il avait d'abord été clerc de la chambre apostolique, puis nonce du saint-siège auprès de la cour de France. A l'époque de son exaltation, il n'était âgé que de cinquante-cinq ans, et paraissait doué d'une santé puissante et d'une constitution énergique.

Dès qu'il fut assis sur le trône de saint Pierre, il éleva ses neveux et ses frères aux premières dignités de l'Église et de l'état, en récompense de l'appui qu'ils lui avaient prêté, quoiqu'ils fussent notoirement indignes de remplir de telles fonctions, et quoiqu'il connût parfaitement leur incapacité, puisque lui-même disait que son neveu, François Barberino, qu'il avait fait entrer dans le sacré collège, n'était bon qu'à réciter des patenôtres; que son frère Antoine, créé cardinal

du titre de Saint-Onuphre, n'avait d'autre mérite que celui d'infecter le consistoire et de chasser les membres du conseil par l'affreuse puanteur de son froc; que son second neveu, le cardinal Antoine le jeune, surnommé par dérision le Démosthène, à cause d'un défaut de nature qui le faisait bégayer en parlant, n'était tout au plus capable que de s'enivrer trois fois par jour; et que le dernier de ses neveux, dom Thadeo, qu'il avait nommé préfet de Rome, prince de Palestrina et généralissime des armées du saint-siège, était plus en état de porter une quenouille que de tenir une épée. Néanmoins, comme sa Sainteté n'avait qu'à puiser dans la bourse des fidèles pour enrichir les membres de sa famille, elle ne se fit pas faute de les gorger d'or, de leur donner des terres, des domaines, de les pourvoir de bénéfices, de leur acheter des palais et même des principautés.

Urbain s'occupa ensuite des affaires de l'Église; il défendit aux récollets de porter la sandale et le capuchon pointu à la façon des capucins; il défendit aux carmes anciens de s'intituler carmes réformés, désignation qui appartenait aux nouveaux ordres de capucins institués par saint François; il exigea que les religieux prémontrés d'Espagne reprissent l'ancien habit et le nom de frater qu'ils avaient quittés par orgueil; il fit différents règlements pour modifier certaines cérémonies du culte qui faisaient déconsidérer la religion; et défendit d'exposer à la vénération publique, dans les églises, les statues des fidèles morts en odeur de sainteté; d'allumer des cierges sur leurs tombeaux, et particulièrement de publier leurs miracles sans l'approbation de la cour de Rome; ce qui ne l'empêcha pas, dans le même mois et par

une singulière contradiction, de béatifier deux fanatiques théatins; André Avellino et Gaëtan de Thiene; un carme débauché, Félix Cantalice; un fougueux inquisiteur, François Borgia, duc de Candie et général des jésuites, un des descendants de l'ancienne famille des Borgia; un illuminé, le carme florentin Corsini; deux femmes extatiques, Marie-Madeleine de Pazzi, et Élisabeth, reine de Portugal; et enfin le bienheureux saint Roch et son chien.

Lorsque sa Sainteté eut réglé avec la plus minutieuse attention tout ce qui était relatif aux moines et au culte des saints, elle se prépara à poursuivre l'œuvre de propagande religieuse que son prédécesseur avait si heureusement commencée; à son exemple, elle résolut de s'appuyer sur la force brutale et sur la prédication, c'est-à-dire d'employer tour à tour des soldats et des jésuites, les uns pour conquérir, les autres pour soumettre et pour corrompre.

D'un caractère défiant et féroce, Urbain songea d'abord à se mettre à couvert de toute tentative soit des ennemis de l'intérieur, soit de ceux du dehors; il fit construire sur le territoire bolonais, du côté qui offrait un accès facile jusqu'à Rome, une forteresse qu'on appela le fort Urbain; il entourra d'un nouveau rempart le château Saint-Ange, qui était déjà défendu par deux murailles, et il le pourvut si abondamment de munitions de guerre, qu'il eût pu soutenir un siège de plusieurs années; il fit également élever un mur d'enceinte autour de ses jardins du Monte-Cavallo; ensuite il établit une manufacture d'armes à Tivoli, disposa des terrains de la bibliothèque du Vatican pour la construction d'un arsenal, enfin, il transforma en une ville de guerre la

cité apostolique, qui devait être le paisible sanctuaire de la morale du Christ.

Sa Sainteté tenait à honneur de laisser des monuments gigantesques de son passage sur le trône de l'Apôtre, et de faire dire à la postérité, que si les papes ses prédécesseurs avaient élevé des palais de granit et de marbre, elle avait fait sortir du sol des monuments de bronze et de fer.

Rarement Urbain VIII prenait la peine d'assembler le consistoire; et lorsqu'il lui arrivait de réunir le sacré collège, comme il ne voulait écouter ni conseils ni observations, les cardinaux n'avaient d'autre parti à prendre que d'applaudir à ses paroles et d'exécuter ses décisions. Même avec les ambassadeurs des rois, il arguait de son privilège d'infaillibilité pour trancher sur les affaires les plus sérieuses. Aucun pontife avant lui, ni Grégoire VII, ni Boniface VIII, n'avait possédé à un degré aussi élevé le sentiment de son importance individuelle; ainsi, dans une question fort grave, les mandataires d'une puissance étrangère lui ayant présenté une objection tirée des anciennes constitutions pontificales, il répliqua impérieusement que sa décision avait plus de poids que les règlements de deux cents papes morts.

La force athlétique dont il était doué ne contribuait pas peu à augmenter la haute opinion qu'il avait de lui-même. Urbain voulait qu'on l'adorât, comme chef spirituel de l'Église et comme roi de la terre; et, dans son orgueil, il osa révoquer une loi qui défendait au peuple romain de jamais ériger de statue à un pape vivant, prétendant qu'on n'avait pu prévoir que la chaire de saint Pierre serait occupée un jour par un pontife tel que lui.

Sans doute un prêtre de ce caractère, opiniâtre, absolu, implacable, ne reculant devant rien pour arriver à son but, eût fait plus qu'aucun de ses prédécesseurs pour le malheur de l'humanité, et eût courbé l'Europe entière sous le joug de la théocratie romaine, s'il ne s'était rencontré sur son chemin un autre prêtre non moins opiniâtre, non moins absolu, non moins implacable que lui, et l'emportant sur sa Sainteté en ruse et en adresse, Richelieu, devenu cardinal, ministre ou plutôt souverain de France sous l'imbécile Louis XIII, et ayant par conséquent à soutenir des intérêts diamétralement opposés à ceux de la cour de Rome.

En effet, pendant qu'Urbain travaillait à augmenter la prépondérance de la maison d'Autriche sur l'Europe, pour anéantir la réforme et faire triompher le catholicisme, Richelieu cherchait à opposer une digue aux envahissements de Ferdinand II, contractait des alliances offensives et défensives avec les protestants d'Allemagne, et négociait habilement auprès de Jacques I^{er} et de Buckingham, son ministre, pour faire échouer le mariage du prince de Galles, qui était toujours en Espagne, auprès de l'infante devenue sa maîtresse, et qui semblait n'attendre que les dispenses de Rome pour célébrer ses noces. Urbain VIII commit la faute de ne pas expédier les bulles de dispense de la jeune princesse, quoique son prédécesseur eût déjà envoyé celles du fiancé, afin d'obliger le fils du roi d'Angleterre à se convertir. Ce délai permit à Richelieu d'intriguer à la cour de Londres; et un jour, sa Sainteté apprit avec une surprise extrême que le roi Jacques venait de rappeler son fils auprès de lui, et qu'il avait envoyé en France une ambassade solennelle pour demander la

main de la princesse Henriette-Marie, troisième sœur de Louis XIII, pour le prince de Galles.

Urbain adressa aussitôt des représentations à la cour de France, afin d'empêcher cette union; il offrit en compensation de marier la princesse Henriette-Marie à l'infant don Carlos, et de leur faire donner en apanage la souveraineté des Pays-Bas catholiques; il adressa même à ce sujet deux brefs au cardinal; et voyant que rien ne pouvait faire changer les résolutions du ministre, il déclara que si l'on passait outre, il refuserait les dispenses nécessaires pour le mariage. Richelieu répondit laconiquement « qu'on s'en passerait. » Sa Sainteté se tourna alors du côté de l'Angleterre, et chercha par ses promesses à détourner le roi Jacques de ces projets; mais comme l'alliance de son fils avec la sœur de Louis XIII procurait au roi de la Grande-Bretagne des avantages sérieux, la perspective d'éteindre les troubles religieux dans ses états et l'espérance de faire recouvrer le Palatinat à son gendre le duc Frédéric, qui en avait été évincé par Grégoire XV, il repoussa toutes les propositions de la cour de Rome, et fit publier le mariage du jeune prince et de Henriette-Marie de France. Une semblable détermination équivalait à une déclaration de guerre.

Richelieu depuis longtemps avait prévu le cas d'une rupture, et s'était ménagé de puissants auxiliaires, afin de porter un grand coup à l'Autriche et à l'Espagne en les attaquant simultanément sur toutes leurs frontières. C'était le premier exemple de ces coalitions de plusieurs états se prêtant un mutuel secours pour écraser un ennemi redoutable; les rôles étaient ainsi répartis: Venise, la Savoie et la France devaient